

# CONSTRUIRE SA PARENTÉ PAR LA NOURRITURE À ROME

Véronique Dasen

Pour les Romains, le champ de la parenté ne se limite pas à la filiation biologique ou juridique par l'adoption. Contrairement à notre représentation contemporaine occidentale de la parenté, dominée par la biogénétique, d'autres façons de penser la transmission des traits héréditaires ou acquis ont cours.

De nombreux auteurs anciens racontent ainsi que le corps enceint est sujet à des influences qui échappent au contrôle du père et de la mère. On croit par exemple que le fœtus peut être marqué par les envies de la femme au cours de la grossesse, ou par ses visions selon le principe de « l'imprégnation par le regard<sup>1</sup> ». « Ainsi des femmes qui, au cours d'un rapprochement sexuel, avaient vu des singes ont accouché d'êtres simiesques », affirme Soranos d'Éphèse (II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.)<sup>2</sup>. Un dieu peut même intervenir sans être sollicité et imprimer sa marque sur le corps de l'enfant encore dans le ventre de sa mère. L'ancre que portait sur la cuisse le souverain Séleucos Nicator (358-281 av. J.-C.) était ainsi un souvenir laissé par le dieu Apollon qui se

\* Abréviations :

*CIL* = *Corpus Inscriptionum Latinarum*

Dar. = Daremberg

Sauf indication spéciale, toutes les traductions sont tirées des éditions Les Belles Lettres à Paris.

1 V. Dasen, « Empreintes maternelles », in *La madre. The Mother* (Micrologus XVII), Firenze, 2009, p. 35-54.

2 Soranos, *Maladies des femmes*, 1,39. Voir aussi Célius Aurélien, *Maladies des femmes*, 1,50.

serait uni à sa mère pendant son sommeil. Cette filiation divine peut être transmise aux descendants, comme chez Séleucos Nicator : « La preuve de son origine demeura même dans sa postérité, puisque ses enfants et ses petits-enfants eurent une ancre sur la cuisse, marque de naissance familiale, pour ainsi dire<sup>3</sup>. »

Les relations fondées sur la fonction nourricière, et plus largement sur le partage de la nourriture, représentent un autre champ important de la parenté dans le monde romain. Nous examinerons ici les différentes facettes des liens créés par le lait entre des personnes non apparentées, et comment les Anciens ont expliqué les raisons de leur force.

## Engager une nourrice

La figure de la nourrice, appelée *nutrix*, du latin *nutrire*, nourrir<sup>4</sup>, occupe une place importante dans la *familia* romaine. Elle croise différentes réalités sociales. Le sujet est relativement bien documenté pour les familles de l'élite, où, dès l'époque tardo-républicaine (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.), les sources indiquent que le soin des tout-petits, et plus particulièrement l'allaitement, était normalement délégué à des femmes déjà esclaves dans la *domus* ou achetées pour la circonstance<sup>5</sup>. La nourrice

3 Justin, Abrégé des *Histoires Philippiques* de Trogue Pompée, 4,2-5. Une conception peut être influencée par différentes substances corporelles, comme le bain dans le sang d'un amant. Voir le récit de la conception de Commode ; *Histoire Auguste, Vie de Marc Antonin le philosophe*, 9,3-6 ; V. Dasen, *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine*, Kilchberg, 2005, p. 14.

4 D'autres expressions peuvent les désigner : *nutricula*, *mamma* ou *mammula*. P. ex. Mustio, éd. V. Rose, *Sorani Gynaeciorum uetus translatio Latina*, Leipzig, 1882, 20 et 89 (*mamma*) ; voir l'article de B. Maire dans ce volume. *Cunaria* désigne plus spécifiquement celle qui fait dormir le bébé dans le berceau ; p. ex. Martial, *Épigrammes*, 11,39. Pour le corpus des inscriptions et l'analyse de termes utilisés, voir principalement K. R. Bradley, « Wet-Nursing at Rome : a Study in Social Relations », in B. Rawson (éd.), *The Family in Ancient Rome. New Perspectives*, London, 1986, p. 201-229 ; *id.*, *Discovering the Roman Family. Studies in Roman Social History*, New York/Oxford, 1991 ; M. Eichenauer, *Untersuchungen zur Arbeitswelt der Frau in der römischen Antike*, Frankfurt am Main etc., 1988, p. 246-291.

5 Plus de la moitié des inscriptions de la ville de Rome concernent des nourrices appartenant à des familles de rang sénatorial ; Bradley 1986, *op. cit.* n. 4. Sur les critères de leur choix en fonction des qualités que l'on prête à leur origine (grecque, thrace, égyptienne, gauloise...), voir V. Dasen, « Des nourrices grecques à Rome ? », in V. Pache Huber et V. Dasen (éds), *Politics of Child Care in Historical Perspective. From the World of Wet Nurses to the Networks of Family Child Care Providers (Paedagogica Historica, 46, 6, 2010)*, p. 699-713.

vivait au domicile de ses maîtres, parfois dans une propriété secondaire, à la campagne, où l'enfant était élevé<sup>6</sup>; elle avait eu elle-même au moins un enfant, nourri ou non en même temps que celui de son patron, comme nous le verrons plus loin.

Des sources éparses signalent que les milieux plus modestes ont aussi eu recours à des nourrices, libres et mercenaires cette fois; le nourrisson semble avoir été plutôt placé à l'extérieur, au domicile de la nourrice. Des papyrus d'Égypte romaine ont conservé des contrats d'engagement pour l'allaitement d'enfants abandonnés et recueillis pour devenir esclaves<sup>7</sup>. Les nourrices, parfois mariées, s'engagent sur une période de six mois à trois ans à nourrir exclusivement l'enfant confié et à s'abstenir de toute relation sexuelle pour éviter de devenir enceintes et de gêner leur lait.

Des motifs similaires justifient le recours à une nourrice dans les familles, riches ou pauvres: la mort en couches de la mère, des problèmes d'allaitement ou plus largement de maladie. Dans l'élite, on confie aussi le nouveau-né à une esclave afin d'éviter que la mère ne se fatigue inutilement; on craint aussi qu'elle n'abîme sa beauté en déformant ses seins. Soranos d'Éphèse apporte une caution médicale à ces préoccupations, tout en admettant que le lait maternel est en principe le mieux adapté au bébé. Avec beaucoup de compréhension, il encourage les familles à engager une nourrice qui évitera à la mère de «vieillir avant l'âge à force de s'user chaque jour à allaiter»; elle se rétablira plus vite, et pourra plus rapidement concevoir à nouveau. Il affirme même que le nouveau-né sera plus résistant «s'il est mis au monde par une femme et nourri par une autre»,

6 Suétone, *Vie d'Auguste*, 6,1; *Vie de Vespasien*, 2,1.

7 Voir les contrats d'engagement de nourrices d'Égypte romaine; M. Masciadri-Montevocchi, O. Montevocchi, *I contratti di balatico*, Milano, 1984, et les extraits commentés de D. Gourevitch, *Le mal d'être femme à Rome. La femme et la médecine dans la Rome antique*, Paris, 1984, p. 255-258. Voir aussi M. Corbier, «La petite enfance à Rome: loi, normes, pratiques individuelles et collectives», *Annales Histoire, Sciences sociales*, 6, 1999, p. 1270-1271, sur l'existence d'un marché aux nourrices à Rome aux abords de la *columna lactaria* sur le *forum holitorium*, et p. 1277-1279 sur l'envoi d'enfants à la campagne chez des bergers évoqué dans une constitution du code théodosien.

car « il profitera d'un lait plus abondant<sup>8</sup> ». Le recours à une (ou plusieurs) nourrice(s) n'implique cependant pas que la mère ait renoncé à allaiter son enfant<sup>9</sup>.

Parmi les esclaves, la mise en nourrice est aussi pratiquée, mais sur ordre du maître et pour des motifs différents<sup>10</sup>. À côté des cas possibles de mort en couches, il s'agit d'abord de ne pas perdre la capacité de travail d'une esclave, et peut-être aussi d'éviter que se créent des liens susceptibles de nuire au bon ordre de la maisonnée. Parfois l'enfant est séparé de sa mère pour être revendu et élevé dans une autre *domus*. Plusieurs inscriptions funéraires d'esclaves ou d'affranchis comportent des anomalies que ces pratiques peuvent expliquer. Sur l'építaphe de la petite Athenais, morte à un peu plus d'un an, figurent non pas sa mère, mais des personnes proches, toutes de statut servile comme elle : sa nourrice Hilara, son père Eutychus et Thesmus, un homme dont le lien de parenté n'est pas indiqué<sup>11</sup>. T. Claudius Neothysus, mort à 23 ans, est commémoré par sa nourrice Cacia Restituta qui porte un autre gentilice que lui et qui l'a peut-être nourri alors qu'il était esclave dans une autre *domus* que celle qui l'a affranchi<sup>12</sup>. Les parents sont parfois mentionnés aux côtés d'une nourrice à qui le bébé fut sans doute confié après avoir été séparé de sa mère ; Pompeia Thallia, morte à douze ans, est ainsi pleurée par sa nourrice Botrys, son père Martialis et sa mère Veneria, tous trois esclaves<sup>13</sup>.

8 Soranos, *Maladies des femmes*, 2,7. Mais d'autres médecins, comme Damastès, sont d'avis « que si la nature a prévu une production immédiate du lait, c'est pour que le nouveau-né ait d'emblée sa nourriture » ; Soranos, *ibid.*

9 Les rares inscriptions à une femme spécifiquement désignée comme « mère et nourrice » pourraient indiquer que ce double rôle est inhabituel dans les familles aisées ; *CIL* IX, 1154 (Cantria Paulla) ; Bradley 1991, *op. cit.* n. 4, p. 15, no 7 ; *CIL* IX 4864 (Halicia Severa) ; Bradley 1991, *op. cit.* n. 4, p. 15, no 13. Les conseils de Mustio ne l'interdisent pas ; voir l'article de B. Maire dans ce volume.

10 Cf. Plaute, *Le soldat fanfaron*, 698 (« la nourrice de tes petits esclaves », *vernae*).

11 *CIL* VI 12600.

12 *CIL* VI 6686.

13 *CIL* VI 23589 (« Oricia Sabina, sa nourrice et Lamyra, sa mère, pour Threptus ») ; Bradley 1986, *op. cit.* n. 4, p. 207-209.

## La parenté par le lait

Alors que dans d'autres sociétés ce travail servile n'a pas reçu de véritable reconnaissance, de nombreux documents attestent des liens affectifs qui s'établissent entre la nourrice et son nourrisson, créant une sorte de « parenté par le lait » qui s'étend bien au-delà de l'enfance. L'expression *assa nutrix*, « nourrice sèche », peu fréquente, désigne ce rôle qui n'est plus nourricier mais se rapproche de celui de nos gouvernantes<sup>14</sup>.

Les témoignages sont principalement épigraphiques et funéraires. Discours de convenance ou expression de sentiments réels ? Il est comme toujours difficile de l'évaluer<sup>15</sup>, mais parmi les différents cas de figure qui se présentent, certains semblent se rapporter à des liens réels : la nourrice s'est chargée à ses frais de l'épithaphe à la mémoire de son nourrisson, ou, à l'inverse, l'ancien nourrisson devenu adulte s'est préoccupé de la sépulture de sa vieille nourrice, souvent affranchie, qui est restée fidèlement à son service. Parfois la famille lui fait partager un tombeau commun.

Le document le plus célèbre est l'autel funéraire que la nourrice Severina fit élever pour l'enfant dont elle avait la charge (seconde moitié du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C.) (**Fig. 1**)<sup>16</sup>. Le buste du jeune défunt, anonyme, est figuré dans le *clipeus* de la face principale, sans indication d'âge, au-dessus de l'inscription MEMORIAE. Les côtés de la stèle représentent la nourrice dans deux attitudes familières, d'un côté assise dans un siège en osier, donnant le sein au bébé, de l'autre penchée sur l'enfant emmaillotté, couché dans son berceau, avec l'indication de son

14 La situation est similaire en Grèce ancienne ; P. Birchler Émery, « De la nourrice à la dame de compagnie : le cas de la *trophos* en Grèce antique », in V. Pache Huber et V. Dasen (éds), *op. cit.* n. 4, p. 751-761.

15 S. R. Joshel, « Nurturing the Master's Child : Slavery and the Roman Child-Nurse », *Signs*, 12, 1, 1986, p. 3-22.

16 Cologne, IKöln 331 ; G. Coulon, *L'enfant en Gaule romaine*, Paris, 2004, fig. 52. Voir aussi le relief anépigraphique de la même époque découvert à Reims présentant une iconographie similaire de femme allaitant un enfant ; N. Moine, « Une femme allaitant sur un bloc inédit de Reims », in A. Vigourt et al., *Pouvoir et religion dans le monde romain*, Paris, 2006, p. 449-459.



Fig. 1: Autel funéraire, Cologne, IKöln 331 (Photo Römisch-Germanisches Museum/Rheinisches Bildarchiv Köln).

nom, SEVERINA, et de son activité, NUTRIX. Une stèle non figurée de la ville de Rome livre un exemple similaire de dévouement, avec une variante; l'inscription ne donne pas le nom de la nourrice, mais celui de l'enfant, ainsi que son âge:

Aux dieux Mânes. Sa nourrice douce comme le miel a élevé ce monument à son nourrisson, L. Valerius Stachyus, qui vécut huit mois et vingt-cinq jours<sup>17</sup>.

Le décor assez grossier d'un sarcophage d'époque impériale (III<sup>e</sup> s. apr.J.-C.) pourrait aussi avoir été commandité par une nourrice (**Fig. 2**): sous le portrait inachevé de la petite fille défunte figure une femme portant le bonnet caractéristique des nourrices; elle est allongée et allaite un bébé<sup>18</sup>. S'agissait-il d'évoquer, de manière abrégée, la scène

17 *CIL* VI 28120; Eichenauer, *op.cit.* n. 4, p. 281.

18 J. Huskinson, *Roman Children Sarcophagi. Their Decoration and its Social Significance*, Oxford, 1996, no 7.5, pl. 14, 2.

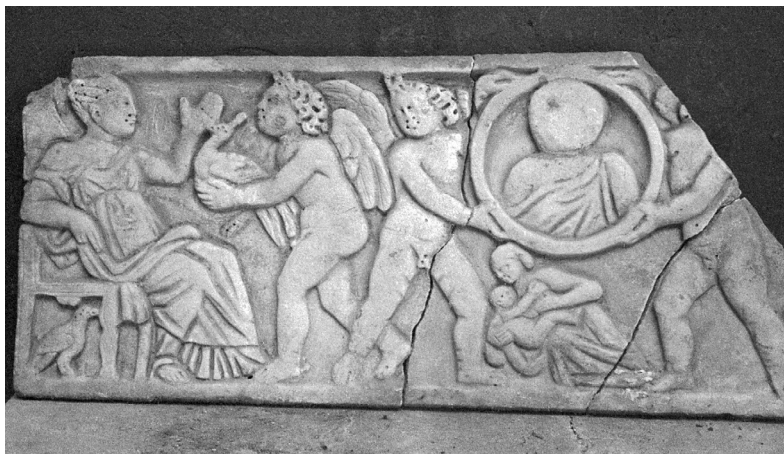


Fig. 2: Sarcophage, Rome, catacombe de Praetextatus (Photo DAI Rome).

conventionnelle des premiers soins donnés au nouveau-né qui appartient au répertoire des sarcophages dits biographiques<sup>19</sup>? Comme sur l'autel de Cologne, il est frappant que la nourrice soit figurée seule, et dans l'acte qui symbolise le mieux l'intimité des liens qui l'unissent à l'enfant dont elle prend soin.

Des inscriptions attestent que les liens entre nourrice et nourrisson perdurent bien au-delà de l'enfance. À Nîmes, la *nutrix* Epictesis fait réaliser une épitaphe pour son ancien nourrisson âgé de vingt-deux ans<sup>20</sup>. À l'inverse, Volumnia Procla honore la mémoire de son affranchie et *assa nutrix* Volumnia Dynamis « qui vécut 105 ans

19 P. ex. N. B. Kampen, «Biographical Narration and Roman Funerary Art», *American Journal of Archaeology*, 85, 1981, p. 47-58; R. Amedick, *Vita Privata. Die Sarkophage mit Darstellungen aus dem Menschenleben*, Berlin, Mann, 1991 (Die antiken Sarkophagreliefs, Bd I, Teil 4); S. Dimas, *Untersuchungen zur Themenwahl und Bildgestaltung auf römischen Kindersarkophagen*, Münster, 1998, p. 64-74.

20 *CIL* XII 3899. Sur les inscriptions de Gaule romaine, voir N. Baills, «Stèles épigraphiques dédiées aux enfants en bas âge», in D. Gourevitch, A. Moirin, N. Rouquet (dir.), *Maternité et petite enfance dans l'Antiquité romaine*, Bourges, 2003, p. 125-131 et le catalogue commenté de B. Rémy, N. Mathieu, *Les femmes en Gaule romaine*, Paris, 2009, p. 96-98.

(sic)<sup>21</sup> ». Dans les inscriptions funéraires, la nourrice peut figurer parmi les membres de la famille. Flavia Nais est ainsi citée avec le père et le grand-père du petit Flavius Gamus, mort à l'âge de treize ans, dont la mère n'est pas mentionnée dans l'inscription, peut-être parce qu'elle était déjà morte<sup>22</sup>. À Narbonne, Marcus Fabius Stabilius inscrit sa nourrice Fabia Rustica à la suite de son père et de son épouse Pompeia Tertulina<sup>23</sup>.

L'intimité des nourrices avec l'enfant confié se lit en creux dans les textes littéraires. Sénèque prie ainsi son ami Marullus de supporter la mort d'un fils « d'incertaine espérance, du tout premier âge », « moins connu jusqu'à présent de son père que de sa nourrice<sup>24</sup> ». De nombreux récits mettent en scène leur présence fidèle comme chaperon ou confidente aux côtés de leur ancien nourrisson<sup>25</sup>. Leur dévouement prend parfois une dimension quasi légendaire. Alors que le tyran assassiné ou suicidé est abandonné de tous, ses vieilles nourrices prennent soin de sa dépouille. À la mort de Néron, Eglogé et Alexandra, ses nourrices, se chargèrent de déposer ses restes dans le tombeau familial, tandis que Phyllis mêla clandestinement les cendres de Domitien à celles de son autre nourrisson, Julie, fille de Titus<sup>26</sup>.

Le droit romain accorde une légitimité à ces liens. Promulguée sous Auguste, en l'an 4 apr. J.-C., la *lex Aelia Sentia* définit les cas où le maître peut exceptionnellement accorder l'affranchissement alors qu'il n'a pas encore atteint l'âge de vingt ans. Tous ceux qui partagent l'intimité du jeune enfant y figurent : le pédagogue, la nourrice, le frère de lait et l'*alumnus*, que nous verrons plus loin<sup>27</sup>.

21 *CIL* VI 29497 (Rome). Voir aussi Iulius Natalis, patron et ancien nourrisson de Iulia Iuliane, *nutrix* ILGN 125 (Arles), et Pompeia Honorata et sa *nutrix* Cornelia Pompeia, *CIL* XII 4742 (Narbonne).

22 *CIL* VI 18073 (Rome).

23 *CIL* XII 4797 (Narbonne).

24 Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 99, 2 et 14.

25 P. ex. Apulée, *Métamorphoses*, 8, 10-11 ; Bradley 1991, *op. cit.* n. 4, p. 25-26.

26 Suétone, *Vie de Néron*, 50,2. Voir aussi *Vie de Domitien*, 17,3.

27 Gaius, *Institutes*, 38-39 ; Ulpien, *Digeste* 40,2,13.



Ces liens assurent généralement la promotion sociale de la nourrice : dans les inscriptions funéraires, pratiquement toutes les nourrices portent un nom d'origine étrangère qui témoigne de leur origine servile, mais plus de la moitié ont été affranchies, comme l'indique le gentilice de leur ancien maître. On connaît ainsi les noms de plusieurs nourrices de grandes familles, comme Prima, qui fut la nourrice de Julia Livilla, la fille de Germanicus, et Valeria Hilaria, la nourrice d'Octavie<sup>28</sup>. La fierté d'appartenir à un milieu élevé se lit dans l'inscription que Rasinia Pietas fit réaliser à Minturna pour L. Burbuleius Optatus Laganarius, consul en 135 apr. J.-C. ; elle indique qu'elle fut la nourrice de ses filles, mais sans donner leur nombre ni leurs noms<sup>29</sup>. De même, Glyptus, encore esclave, offrit de son vivant à sa sœur Téia Threptè une inscription qui rappelle la personnalité dont elle a pris soin :

Aux dieux Mânes de Téia Threptè, sa sœur très pieuse, qui berça Rufina, vierge vestale, son frère Glyptus, appelé aussi Félix, fit élever de son vivant ce monument pour elle qui vivait encore<sup>30</sup>.

## Frères et sœurs de lait

Ces relations s'étendent aux frères et sœurs de lait, désignés par les termes *collactaneus*, *collacteus*, en grec *suntrophos*, souvent encore esclaves<sup>31</sup>. Plusieurs inscriptions unissent la mémoire des nourrissons, l'un libre, l'autre pas. À Lyon, L. Claudius Rufinus fit élever un monument pour sa nourrice Marciana et Verina, sa sœur de lait, toutes deux de statut servile<sup>32</sup>. Le petit Atticus, mort à l'âge de quatre ans, fils de la nourrice Stacte, était aussi un esclave, mais le frère de lait du fils d'un homme important, Sisenna Statilius Taurus, consul en 16

28 CIL VI 4352 (Prima), CIL VI 8943 (Valeria Hilaria).

29 CIL X 60006 (Minturna).

30 CIL VI 27134 (Rome). Eichenauer, *op. cit.* n. 4, p. 246.

31 Voir le catalogue commenté de Bradley 1991, *op. cit.* n. 4, p. 149-155 (33 inscriptions).

32 CIL XIII 2104 (Lyon).

apr. J.-C.<sup>33</sup> De même, « *Communio*, *verna* d'Antonia Augusta qui vécut deux ans et dix mois » était le frère de lait de Drusus, fils de Lucius Rubellius Blandus, consul, l'époux de Julia, la petite-fille de Tibère. Le terme *verna* indique qu'il est né esclave dans la *domus* d'Antonia Augusta, et que sa mère fut probablement transférée avec lui dans la *domus* de Julia pour y nourrir le petit Drusus<sup>34</sup>.

Comme la *lex Aelia Sentia* l'indique, ces liens ont parfois permis d'obtenir la liberté. L. Arruntius Dicaeus et sa mère Arruntia Cleopatra, *nutrix*, furent affranchis par leur patron et frère de lait<sup>35</sup>. Certains connaissent une promotion sociale exceptionnelle. Tuscus, le frère de lait de Néron, devint gouverneur d'Égypte avant de tomber en disgrâce<sup>36</sup>. D'autres exemples confirment l'existence de frères et sœurs de lait dans des milieux moins aisés, notamment parmi les esclaves. Le souvenir du petit Mercurialis, mort à un an, cinq mois et vingt-deux jours est ainsi conservé par la modeste plaque commanditée par sa nourrice grecque Léda et Chrysopaes, son frère de lait, *collactius*, sans doute tous trois esclaves<sup>37</sup>.

Un autel funéraire de Rome (début du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.) semble illustrer, sans la nommer explicitement, l'intimité créée par une relation nourricière (Fig. 3)<sup>38</sup>. Il porte sur la face principale l'image de deux enfants d'apparence identique, debout, vêtus de la *toga*, tenant chacun un rouleau de papyrus comme de petits orateurs modèles. À leurs pieds, une *capsa* ou boîte à rouleaux souligne leur statut d'intellectuels en herbe. L'inscription indique sur deux colonnes séparées les noms et l'âge des enfants puis se termine avec le nom de la commanditaire sur une seule ligne :

33 *CIL* VI 6324 (Rome).

34 *CIL* VI 16057. Corbier, *op. cit.* n. 7, p. 1284; B. Rawson, « Circulation of Staff between Roman Households », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 151, 2005, p. 223-224.

35 *CIL* VI 5939 (Rome).

36 Suétone, *Vie de Néron*, 35,10.

37 *CIL* XIII 11397 (Metz).

38 *CIL* VI 22972. Rome, Villa Albani. B. Rawson, « *Degrees of Freedom. Vernae and Junian Latins in the Roman familia* », in V. Dasen et Th. Späth (éds), *Children, Memory, and Family Identity in Roman Culture*, Oxford, 2010, p. 198-200, fig. 8.1.



Fig. 3: Autel funéraire, Rome, Villa Albani  
(Photo DAI Rome).

Aux dieux Mânes

à Nico, son fils	à Eutychès
très tendre <i>dulcissimo</i>	<i>verna</i>
âgé de onze mois	âgé d'un an
et huit jours	cinq mois et dix jours
Publicia Glypté a fait (ce monument)	

L'inscription révèle que les enfants ne ressemblent pas à leur représentation : très jeunes, ils savent sans doute à peine marcher, et ils n'ont pas exactement le même âge, ni le même statut. Nico est le fils d'une mère libre, une affranchie au *cognomen* grec, Glypté, tandis qu'Eutychès est un *verna*, un esclave né dans la *domus*, d'une mère

anonyme. Nico est cependant peut-être aussi de statut servile. Il pourrait être né alors que sa mère était encore esclave, puisqu'il ne porte pas le *nomen* Publicius. Le fronton figure le petit Télèphe nourri par une chèvre; la scène semble vouloir rappeler que les enfants étaient encore en âge d'être allaités, peut-être par la même personne. Leur relation de frères de lait pourrait expliquer le désir de les unir dans la mort en les gémellisant. La toge et le rouleau de papyrus renvoient à l'ambition maternelle de les voir grandir et s'instruire ensemble, avec peut-être le projet de les voir un jour tous deux être affranchis.

## Les vertus du lait

Comment s'explique la force des liens créés par le lait à Rome ? Tous les auteurs anciens s'accordent à dire combien le lait, maternel ou mercenaire, joue un rôle primordial dans le bon développement de l'enfant. Le choix de la nourrice ne doit pas être laissé au hasard et suit des règles édictées par les médecins<sup>39</sup>. Elle doit être « ni trop jeune, ni trop vieille<sup>40</sup> », avec de l'expérience, et en bonne santé, afin de ne pas transmettre de maladies à l'enfant. Elle doit avoir « une grande taille, la poitrine bien développée » et une certaine corpulence<sup>41</sup>. Pline l'Ancien explique que « le lait des gros animaux et des femmes de grande taille se digère le plus facilement », tandis que Soranos estime que ce lait sera plus nourrissant<sup>42</sup>. Tout excès est cependant à éviter : si les seins de la nourrice sont trop gros, ils produisent plus de lait qu'il

39 Sur leurs critères, voir Gourevitch, *op. cit.* n. 7, p. 239-255. Voir aussi Chr. Hummel, *Das Kind und seine Krankheiten in der griechischen Medizin. Von Aretaios bis Johannes Actuarius (1. bis 14. Jahrhundert)*, Frankfurt am Main etc., 1999. Sur l'avis de Mustio, voir l'article de B. Maire dans ce volume.

40 Sa jeunesse est recherchée car le lait est dérivé du sang qui servait à nourrir le fœtus dans le ventre de sa mère, or le sang des personnes jeunes était réputé être de meilleure qualité. Voir R. M. Danese, « *Lac humanum fellare*. La trasmissione del latte e la linea della generazione », in R. Raffaelli, R. M. Danese et S. Lanciotti (dir.), *Pietas e allattamento filiale. La vicenda l'exemplum l'iconografia, Atti del Colloquio (Urbino, 2-3 maggio 1996)*, Urbino, 1997, p. 39-72.

41 Mnésithée *ap.* Oribase, *Livres incertains*, 15, 2 (Dar. III 130).

42 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 28,123 ; Soranos, *Maladies des femmes*, 2,8.

n'en faut, et le lait non consommé risque de se gâter<sup>43</sup>. De gros seins sont aussi dangereux, ajoute Soranos, parce qu'ils risquent d'assommer le nourrisson en retombant sur lui<sup>44</sup>.

La nourrice doit aussi veiller à la qualité de son alimentation à cause de l'influence directe de son lait sur la santé de l'enfant. Oribase recommande d'éviter

les aliments salés, âcres, fortement âpres, acides, amers ou fortement échauffants ; elle évitera de même les ingrédients fortement desséchants, d'une odeur trop mauvaise ou qui présentent un parfum ou un assaisonnement trop prononcés. Les plus détestables des herbes potagères [...] sont le céleri, la menthe et l'ail : en effet, le céleri pousse vers la matrice, et si la nourrice en mange, l'enfant court le danger de devenir épileptique, sinon de se couvrir de pustules ; la menthe est si mauvaise que, si on verse du lait dessus, cette plante le rend coulant [...]. L'ail est très nuisible, aussi bien par son odeur que par son goût et par les autres troubles qu'il cause, car il pousse vers le bas et gâte le lait<sup>45</sup>.

La nourrice pourra consommer du vin, mais avec modération, de préférence du vin miellé, en augmentant la quantité au fur et à mesure que l'enfant grandit. Une bonne nourrice doit être sobre, car le vin corrompt le lait et passe chez le nourrisson qui s'engourdit ou risque d'être « pris de tremblements, d'apoplexie ou de convulsions ». Mais surtout, la nourrice devient négligente : « Comme elle est la proie d'un sommeil lourd, la nourrice laisse le nouveau-né sans soins voire

43 Oribase, *Livres incertains*, 13,3 (Dar. III 121).

44 Soranos, *Maladies des femmes*, 2,8.

45 Oribase, *Livres incertains*, 13,12-13 (Dar. III 123). Voir aussi Soranos, *Maladies des femmes*, 2,10.

même roule dangereusement sur lui dans le lit»<sup>46</sup>. Jusqu'au sevrage, on rend le lait de la nourrice responsable de la plupart des maladies du bébé, notamment des différentes formes d'ulcérations de la peau (abcès, aphtes, exanthèmes, furoncles...) et des convulsions (épilepsie, léthargie, frayeurs...) <sup>47</sup>, attribuées à un déséquilibre humoral. À l'inverse, on soigne le bébé malade par le lait de sa nourrice :

[...] Si le nourrisson reste au contraire quelque temps sans évacuer de selles, nous donnons à la nourrice un régime laxatif. En général, tant que le nourrisson est au lait, nous faisons suivre à la nourrice un régime en rapport avec la maladie de l'enfant<sup>48</sup>.

L'influence de la nourrice est aussi importante moralement et physiquement. Favorinus d'Arles (80-150 apr. J.-C.) a livré un vibrant plaidoyer pour l'allaitement cité dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. Il s'oppose vigoureusement à la mise en nourrice des enfants. Il n'hésite pas à comparer les femmes qui font tarir leur lait à celles qui tentent d'avorter, et à un enfant abandonné par ses parents l'enfant confié à une nourrice. Son discours est fondé sur une explication biologique très répandue. Pour les Anciens, le lait est en effet issu du sang menstruel qui nourrit le bébé *in utero*. Après l'accouchement, ce sang se transforme en lait :

La nature [...] détourne le sang dans une autre direction et l'emploie à un autre usage. Elle tient toute prête une sorte de fontaine à neuf bouches jaillissantes qui le reçoit sans rester paresseuse et inerte,

46 Soranos, *Maladie des femmes*, 1, 8. Voir aussi Oribase, *Livres incertains* 13 = Dar. IIII 123. L'observation est ancienne; p. ex. Aristote, *Histoire des animaux* 7,12; *Du sommeil et de la veille*, 3, 457a14-17. Ces recommandations sont répétées par Mustio et au Moyen Âge; voir dans ce volume les articles de B. Maire et N.-L. Perret.

47 J. Bertier, «La médecine des enfants à l'époque impériale», in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II: Principat*, 37,3, Berlin/New York, 1996, p. 2182-2184. Sur les calculs rénaux: *Air, eaux, lieux*, 9,40 (2.41 Littré).

48 Soranos, *Maladies des femmes*, 2,24.

mais qui est capable grâce à la douce chaleur et à la molle féminité de la respiration, de le digérer, de l'adoucir et de le transformer<sup>49</sup>.

En refusant d'allaiter, la mère interrompt donc brutalement le processus de formation de l'enfant et le prive de la nourriture à laquelle il était habitué dans le ventre maternel. Ce lien intime, d'avant la naissance, explique que les mères nourrissent leurs petits avec une tendresse et une sollicitude particulières, « comme si elles les chérissaient de l'intérieur », affirme Plutarque, qui poursuit :

Cette communauté de nourriture (*suntrophia*) est comme un ressort de l'attachement et même les animaux, arrachés à ceux dont ils partagent la nourriture, manifestent du regret<sup>50</sup>.

La nourriture partagée *in utero* crée aussi de la parenté. C'est dans cet esprit que Caton le Jeune aurait donné son épouse Marcia en mariage à son meilleur ami, Hortensius, qui souhaitait être lié à Caton « par la communauté des enfants ». En lui permettant de concevoir du même ventre, Caton lui offrait la possibilité de créer des liens de parenté basés sur le partage insolite d'une nourriture intra-utérine<sup>51</sup>. Imprégnée et transformée par les semences de partenaires successifs, la matrice est aussi un lieu de fusion qui rend leurs substances corporelles communes<sup>52</sup>.

Selon Favorinus et d'autres auteurs, toute la structure familiale peut donc être menacée par la pratique de la mise en nourrice : l'amour

49 P. ex. Plutarque, *De l'amour de la progéniture*, 3.

50 Plutarque, *De l'éducation des enfants*, 5.

51 Plutarque, *Vie de Caton le Jeune*, 25. Sur le rapport entre lait et nourriture intra-utérine à la Renaissance, D. Bacalexi, « Responsabilités féminines : sages-femmes, nourrices et mères chez quelques médecins de l'Antiquité et de la Renaissance », *Gesnerus*, 62, 2005, p. 5-32.

52 Sur la mère comme lieu de fusion de substances corporelles de partenaires différents, A. Carol, « La télégonie ou les nuances de l'hérédité féminine », *Rives méditerranéennes*, 24, 2006, p. 11-21 ; J. Wilgaux, « Procréation et parenté. De la parenté grecque à la télégonie contemporaine », in V. Dasen (éd.), *L'embryon humain à travers l'histoire. Images, savoirs et rites. Actes du colloque international de Fribourg, 27-29 octobre 2004*, Gollion, 2007, p. 101-206.

maternel s'éteint, et l'enfant reporte son affection sur l'étrangère qui le nourrit. Plutarque propose comme modèle Caton l'Ancien (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.), « bon père », qui était auprès de sa femme, Licinia, quand elle lavait ou emmaillotait son fils, une tâche qui n'était pas déléguée à une servante. Licinia allaitait elle-même le bébé, les enfants de ses esclaves, « afin que cette nourriture commune, *suntrophia*, leur inspirât de l'affection pour son fils<sup>53</sup> ». Ces principes se retrouvent chez Tacite où l'orateur Messala vante ce temps révolu où une mère savait se dévouer, « être l'esclave de ses enfants » :

Oui, autrefois, dans chaque famille, le fils, né d'une mère chaste, était élevé non pas dans la chambre étroite d'une nourrice achetée, mais dans le sein et les bras d'une mère qui faisait avant tout sa gloire de rester chez elle et d'être l'esclave de ses enfants. [...] Aujourd'hui, au contraire, aussitôt né, l'enfant est abandonné à je ne sais quelle servante grecque, à laquelle on adjoint un ou deux esclaves pris au hasard, généralement sans valeur morale et impropres à tout emploi sérieux<sup>54</sup>.

L'image de la famille élargie créée par la *suntrophia* est à rapprocher du tableau que livre Plutarque dans les *Consolations à sa femme* : Timoxena, sa petite fille de deux ans, demandait à sa nourrice d'offrir son sein à ceux qu'elle aimait :

Ainsi elle demandait à sa nourrice de présenter et de donner le sein non seulement aux autres enfants, mais encore aux objets personnels et aux jouets qu'elle aimait. Comme si elle invitait par bonté (*philanthropia*), à sa table particulière, en quelque sorte, les choses qui lui donnaient du plaisir, pour leur communiquer ce qu'elle avait de bon, et partager avec elles ce qu'elle avait de plus agréable<sup>55</sup>.

53 Plutarque, *Vie de Caton l'Ancien*, 1,20, 4-5.

54 Tacite, *Dialogue des orateurs*, 28.

55 Plutarque, *Consolations à sa femme*, 2.



Recourir à une nourrice est aussi dangereux parce que le lait va transmettre ses qualités morales et plus largement imprégner de sa culture le bébé encore si malléable. L'enfant court ainsi le risque de voir sa vraie nature corrompue par une nourriture « abâtardissante » :

Quelle est donc cette façon de corrompre la noblesse d'un être humain dès sa naissance, un corps et une âme commencés avec les premiers éléments d'une bonne nature (*bene ingeniatus*) par la nourriture abâtardissante (*degeneri alimento*) d'un lait étranger? Surtout si celle que vous employez à fournir le lait est ou esclave ou d'origine servile et, comme c'est souvent l'habitude, d'une race étrangère et barbare, si elle est sans moralité, si elle est laide, si elle est impudique, si elle boit; car l'habitude est d'employer sans discernement celle qui a du lait au moment voulu<sup>56</sup>.

La mise en nourrice a une autre conséquence importante. Le lait, issu d'un sang matriciel fécondé, possède des propriétés analogues à celles du sperme et peut modifier l'apparence physique de l'enfant. Favorinus l'explique :

Aussi n'a-t-on pas cru sans raison que tout comme la puissance naturelle de la semence a la propriété de façonner les ressemblances du corps et de l'âme, ainsi la nature particulière du lait a la même propriété<sup>57</sup>.

Les observations des éleveurs en font foi, ajoute-t-il. La laine des chevreaux et des agneaux deviendra plus ou moins douce s'ils sont allaités par une brebis ou par une chèvre. Les caprices de la transmission des ressemblances peuvent s'expliquer de cette manière :

<sup>56</sup> *ap. Aulu-Gelle, Nuits attiques*, 12,17.

<sup>57</sup> *ap. Aulu-Gelle, Nuits attiques*, 12,14.

C'est ma foi, la raison pour laquelle nous nous étonnons bien souvent que certains enfants de femmes honnêtes se révèlent sans ressemblance ni de l'âme ni du corps avec leurs parents<sup>58</sup>.

Plusieurs auteurs médicaux font allusion à l'influence du lait sur le développement physique de l'enfant. Mnésithée (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) souhaite qu'on prenne la nourrice parmi les proches ou à défaut parmi des femmes qui ressemblent à la mère<sup>59</sup>; on la préférera « belle à voir », et pas simplement en bonne santé, vigoureuse, corpulente... C'est peut-être pour éviter cette influence pernicieuse que l'on conseille de prendre plusieurs nourrices<sup>60</sup>. On croit même que lait de la nourrice peut influencer le développement sexuel de l'enfant :

Selon certains, la femme qui va nourrir un garçon doit avoir eu elle-même un garçon, celle qui va nourrir une fille doit avoir eu une fille ; pareils avis ne méritent pas l'attention, car ceux qui les donnent ne remarquent pas que les mères de jumeaux les nourrissent tous deux d'un même lait, même si l'un est un garçon, l'autre une fille<sup>61</sup>.

Soranos le critique, mais Oribase répète encore les conseils de Mnésithée :

(Il faut) qu'elle ait déjà achevé l'allaitement de plusieurs enfants, et que son dernier enfant soit du même âge et du même sexe que celui de la mère<sup>62</sup>.

58 *ap.* Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, 12,19. Sur cette croyance au Moyen Âge, voir dans ce volume l'article de M.-C. Gérard-Zai.

59 *ap.* Oribase, *Lib. inc.* 15,7 (Dar. III 130). Cf. la continuité de ces recommandations chez Engelbert d'Admont, détaillées par N.-L. Perret dans ce volume.

60 Soranos, *Maladies des femmes*, 2,9, n'évoque que l'assurance de toujours disposer de lait en suffisance.

61 Soranos, *Maladies des femmes*, 2,8.

62 *ap.* Oribase, *Lib. inc.* 15,6 (Dar. III 130).

En somme, le choix d'une nourrice constitue un enjeu décisif pour la santé et l'éducation de l'enfant qui n'est pas laissé au hasard dans les familles de l'élite. La série de figurines gallo-romaines représentant une déesse-mère allaitant deux bébés semble exprimer l'importance d'une relation nourricière élargie qui n'est pas exclusivement maternelle<sup>63</sup>.

## La parenté par la nourriture

D'autres acteurs composent ce tableau de la *familia* romaine où le champ de la parenté ne se limite pas aux consanguins. La parenté par la nourriture, *suntrophia*, est aussi créée par des hommes, seuls ou aux côtés de nourrices, désignés par les termes de *tata*, *tatula*, *nutritor*, *nutritor lactaneus*<sup>64</sup>. Comme elles, et parfois ensemble<sup>65</sup>, ils ont exercé des fonctions nourricières au sens large, avec une forte connotation affective qui dure au-delà de la petite enfance. En des temps de forte mortalité maternelle et d'éloignement régulier des pères, surtout dans la classe sénatoriale, ce personnel domestique semble avoir créé un environnement affectif stable essentiel dans la garde et l'éducation des enfants. On pourrait enfin ajouter à la *familia* le groupe des *alumni*, dont le nom dérive de *alere*, nourrir, longtemps identifiés à

63 Sur cette série de figurines en terre cuite blanche, V. Dasen, «À propos de deux fragments de *Deae nutrices* à Avenches: Déesse-mères et jumeaux dans le monde italique et gallo-romain», *Bulletin de l'Association Pro Aventico*, 39, 1997, p. 125-140; *ead.*, «Childbirth and Infancy in Greek and Roman Antiquity», in B. Rawson (éd.), *Blackwell Companion to Families in the Greek and Roman Worlds*, Oxford, 2010, fig. 18.9, p. 309-310.

64 Sur le rôle nourricier des hommes, Bradley 1991, *op. cit.* n. 4, p. 37-75 (*educator*, *nutritor*, *nutricius*, *paedagogus*) et p. 76-102 (*tatae* et *mammae*).

65 *CIL* VI 1424, 1623, 21334 (C. Mussonius Chrysonicus et Aurelia Soteris). Bradley 1991, *op. cit.* n. 4, p. 40-41.

des enfants abandonnés puis recueillis<sup>66</sup>. On sait aujourd'hui qu'ils recourent différentes catégories d'enfants, libres ou esclaves, qui ont comme point commun d'être élevés par des personnes qui ne leur sont pas apparentées, mais avec qui se développe une relation de longue durée dans un cadre domestique (enfant abandonné, orphelin, illégitime ou d'une union non reconnue par le droit). À nouveau, un terme lié au partage de la nourriture au sens large sert à exprimer des liens affectifs de type familial.

66 Sur ce dossier très riche et encore relativement peu étudié, voir P. Gallivan, P. Wilkins, « *Familial Structures in Roman Italy: a Regional Approach* », in B. Rawson et P. Weaver (éds), *The Roman Family in Italy: Status, Sentiment, Space*, Oxford, 1997, p. 239-279, spéc. p. 253-254, table 10.12 (catalogue de 79 familles avec 64.5% de garçons); M. Corbier, « Adoptés et nourris », in M. Corbier (dir.), *Adoption et fosterage*, Paris, 1999, p. 5-41; H. S. Nielsen, « Quasi-Kin, Quasi-Adoption and the Roman Family », *ibid.*, p. 249-262, et plus largement la bibliographie compilée par V. Vuolanto (Université de Tampere, Finlande), *Children in the Ancient World and the Early Middle Ages. A Bibliography (Eight Century BC-Eight Century AD)*, avril 2010 <http://www.uta.fi/laitokset/historia/sivut/BIBChild.pdf>.